

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## La poésie pour vivre

Claude Beausoleil

Number 69, Spring 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38726ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beausoleil, C. (1993). La poésie pour vivre. *Lettres québécoises*, (69), 5–5.



# La Poésie pour vivre

«Nous ne serons pas seuls à faire le voyage.»

Gaston Miron, *Pour retrouver le monde et l'amour.*

AUTO-PORTRAIT  
Claude Beausoleil

UNE BELLE LUMIÈRE FRAPPE LES RUES aux bruissements désaccordés. Je suis à Paris. Janvier 1993. J'écris un texte dans lequel je veux donner une idée de ce qui me porte à écrire de la poésie depuis déjà plus de vingt ans. Né en 1948, l'année de *Refus global*. Né à Montréal. Les mots de mon enfance étaient ceux du silence et du rire parfois. Des images m'habitent : l'hiver, des rues basses, des épiceries de quartier, des gens aux fenêtres, sur le perron l'été. Des gens racontent des choses pour que les autres sachent ce qu'ils sont. J'écoute. Je passe mon temps à refaire le paysage de ce que je devine être le réel. J'imagine que l'enfance a un lien avec tout ce qui viendra.

*D'où me viennent, dis-moi, tous les ouragans rauques.*

Émile Nelligan, *Vision*.

J'ai découvert la poésie d'un coup, en lisant Nelligan. J'avais 14 ans, je rêvais et la poésie m'a été donnée par «La romance du vin», «Soir d'hiver», «Le Vaisseau d'or», aussi par «Caprice blanc» et «Five o'clock» à travers lequel je reconnaissais mes origines anglaises, mon grand-père maternel étant né à Londres. Je lisais et relisais ces poèmes publiés dans la collection du Nénuphar. À l'école, on nous avait prêté le livre pour toute l'année. J'étais en syntaxe. Je n'aimais pas le latin, mais les envolées de Nelligan me subjuguèrent totalement. J'imitais ses sonnets, déposant au pied d'un «bouleau» tous les chagrins d'une âme adolescente. Tout m'emportait, sons, idées, beauté d'être ainsi rempli de poésie jusqu'au cœur, jusqu'aux larmes qui montaient quand je sentais la vérité des mélodies nelliganiennes devenir plus réelle que la chambre bleue d'un troisième étage de la rue Adam, où j'imaginai que je deviendrais moi aussi écrivain.

Ma vision du monde a changé à partir de cette première lecture de Nelligan. Je savais désormais qu'il y avait des mots et une forme de langage pour dire l'immensité du rêve, l'essentiel du besoin d'amour et la douleur d'être. Je savais que Nelligan était un poète québécois et, là aussi, cette révélation allait avoir des conséquences définitives sur ma perception de l'identité culturelle. À cause de ma lecture de Nelligan, d'instinct je n'ai jamais douté de la grandeur et de la force de la culture dont j'étais issu. Pour moi, l'existence d'une culture québécoise qui soit originale n'a jamais été une question mais un fait.

À partir du tout début des années 1970, j'ai participé à l'éclatement et à l'effervescence d'une modernité qui montrait des signes d'une

vitalité exceptionnelle. Des revues (*Cul Q*, *Hobo/Québec*, *La Nouvelle Barre du jour*, *Les herbes rouges*, *L'APLM*, ...) et des maisons d'édition étaient créées. Je me suis impliqué directement en signant des articles sur les nouveaux mouvements (formalisme, contre-culture, féminisme...) de notre poésie. Ce qui m'intéressait était d'expérimenter, de mettre en crise, d'ouvrir la poésie aux problématiques les plus contemporaines. Les années 1970 ont été une époque forte dont on n'a pas fini d'analyser les retombées.

La lecture de toute la production poétique qui s'écrivait en ces années m'a conduit à une relecture de la poésie d'avant. J'avais le goût de comprendre l'origine de cette modernité. J'ai relu Louis Fréchette, Alfred DesRochers, Clément Marchand, Robert Choquette, Alain Grandbois... et j'ai retracé dans ces œuvres le travail de notre affirmation comme culture nord-américaine, francophone, ouverte sur le monde, à l'écoute de la rumeur urbaine du continent. La poésie québécoise dans son ensemble m'a permis d'entreprendre mon propre déchiffrement du monde. D'autres versions de l'Amérique m'ont sollicité à partir de la poésie acadienne et mexicaine. Ces poésies m'ont donné la permission du lyrisme qui s'aventure corps et âme dans la vie du poème.

Aujourd'hui des projets me tiennent à cœur, comme la réédition de poètes dont les œuvres peuvent nous apprendre à relier les ruptures et les suites, aussi la traduction de l'espagnol vers le français, la publication d'anthologies, le travail d'échange avec les poètes québécois d'origines diverses.

Ici, à Paris, en janvier 1993, «Je travaille, je voyage», pour citer une lettre de Rimbaud. Je vais faire des lectures et des conférences sur la poésie québécoise. J'ai acheté *L'homme rapaillé* dans la collection Voix chez Maspero. Je lis, j'écris. Je pense à mes amis, à leurs livres et à leurs projets. Je veux vivre heureux dans les livres et les jours qui me viennent comme une fête. J'habite mon corps, mon âge et mon origine.

*Sur ma table de travail, Le Récital des Angles.  
«Laissez-le vivre ainsi sans lui faire du mal !  
Laissez-le s'en aller; c'est un rêveur qui passe;»  
Le temps passe. L'hiver est doux. J'écris de la poésie.*